

Lundi 17 janvier 1910 :
l'inspection

Le lundi matin, péniblement, Sentinelle fit le tour de la Ménagerie sous l'ondée. La sinuosité des allées favorisait déjà l'apparition des premières mares. Les infiltrations étaient très visibles dans les parties les plus basses du Jardin. La petite rivière artificielle qui serpentait entre les enclos débordait, les fosses étaient inondées. Les ours baignaient dans plusieurs mètres d'eau et pouvaient donner des coups de patte aux grilles auxquelles s'accrochaient habituellement les visiteurs.

La vétusté du Jardin suintait : l'eau nauséabonde soulignait la pourriture et la déliquescence des installations. Les flots recouvraient à présent la lèpre des murs, soulevant,

charriant et déplaçant la poussière et les ordures.

On donnait le Jardin des Plantes pour obsolète depuis de nombreuses années, et le deuil avait même commencé. Les gazettes publiaient, avec toujours plus de détails, les plans du futur « zoo » de Vincennes dont l'ouverture couronnerait la prochaine Exposition universelle. Les chroniqueurs annonçaient des espèces inédites : lamantin, koala, panda, et même un éléphant d'Afrique... Les ingénieurs évoquaient une montagne artificielle pour accueillir les animaux alpins, une véritable clinique des bêtes, des laboratoires, la science en mouvement et les visiteurs en extase.

Le choix de Vincennes rassurait quelque peu Sentinelle. Depuis 1904, le Muséum y avait aménagé des enclos pour les animaux les plus encombrants. Le public ne se déplaçait pas si loin pour admirer ces vaches exotiques que figuraient les zébus, les bisons et les yacks. Sentinelle pensait que le transfert des pachydermes à Vincennes attirerait peut-être quelques curieux. Mais il n'imaginait pas

que le peuple de Paris se rendrait au-delà des barrières, même pour admirer des monstres. Autant lui proposer directement le voyage en Afrique.

Sentinelle se souvenait avoir lu que Louis XIV, en 1661, avait érigé à Vincennes un séraïl de fauves. Installées au pied du château, les bêtes féroces étaient destinées au plaisir des combats. Deux années plus tard, Versailles inaugurerait la ménagerie d'animaux exotiques. Vers 1700, le séraïl de Vincennes fut fermé et les animaux regroupés près du palais.

En 1860, des séditieux avaient conçu un Jardin d'Acclimatation, au cœur du bois de Boulogne. Le nouvel établissement avait rayonné pendant quelques années, n'attirant aucun savant, mais force familles provinciales, avides de promenades à dos de dromadaire. Cette installation à l'usage des badauds n'était qu'une pâle copie du Luxembourg, de ses petits ânes et de son bassin à voiliers miniatures. Le titre même du bulletin du Jardin d'Acclimatation était éloquent. *Le Chenil* servait de gueuloir aux

ligues de vertu reconverties nouvellement dans la défense des animaux.

Bref, songea Sentinelle, les modes et les caravanes passent, le Jardin des Plantes reste. Le public s'était lassé. Plus inquiétante pour Sentinelle était l'absence des artistes. Tout au long du siècle passé, ceux-ci avaient en permanence occupé le Jardin. Delacroix, Doré, Daumier et tant d'autres avaient possédé une carte les autorisant à pénétrer dans la Ménagerie aux petites heures, avant l'arrivée de la foule. Tous les ours peints depuis 1800 avaient le même profil, tous les lions l'allure d'habitants du cinquième arrondissement de Paris.

Bien sûr, Sentinelle savait ses fauves pelés et ses ours vraiment mal léchés. Les espèces les plus incertaines se côtoyaient dans des cages exigües : les poules couchaient avec les singes, les vaches broutaient le pis des antilopes, les paresseux déféquaient sur la carapace des tortues. Le directeur en chef se voyait en imaginaire successeur d'Ésope et de La Fontaine.

L'histoire du seul jardin animé au centre de Paris attestait de cette étrange tradition.

Le Muséum d'histoire naturelle, fondé légalement en 1789, avait accueilli une ménagerie dès 1793. Bernardin de Saint-Pierre en avait défendu la cause dans un *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin national des plantes*.

Les premiers animaux provenaient du Jardin royal de Versailles, démantelé comme l'ensemble du parc. En 1789, le Trianon abritait surtout des poules et des vaches, dont la Cour, autrichienne, s'était entichée. Les héritiers de Louis XIV s'étaient désintéressés de l'ancienne bestiole versailleuse, au point que la collection était en voie de dispersion quand la Révolution en sauva le principe, au nom de la science faite fille du peuple.

L'installation de la Ménagerie, au cœur de Paris, avait été chaotique. Le rhinocéros bicolore, forcé de traverser à pied la capitale révolutionnée, était mort d'épuisement au bout de son périple. Il était pourtant arrivé en triomphe en France, en 1770. Il avait fini décharné sur les quais de la Seine, quelque vingt ans plus tard, affublé d'un bonnet phrygien, tancé et manœuvré à coups de piques

tricolores, le long d'un calvaire de trente kilomètres.

Des animaux avaient été confisqués aux montreurs par la Convention, puis placés dans la Ménagerie. Leurs maîtres, et quelques forains en mal de représentations, furent recrutés comme gardiens. La plupart des occupants périrent très vite, faute de nourriture suffisante.

En 1795, Delaunay avait repeuplé le Jardin d'animaux « français ». Des blaireaux et des loups avaient occupé les cages glacées. Les armées républicaines avaient achevé le remplissage, en ponctionnant les collections du zoo du stadhouder. Deux éléphants firent le voyage de Hollande à Paris. De Tunisie arrivèrent, en 1797, des lions, des gazelles, des autruches et des camélidés. Les dromadaires, offerts par le dey d'Alger, servirent d'abord à manœuvrer la pompe qui abreuvait les autres pensionnaires. L'armée impériale réquisitionna des ours à Berne, des buffles en Italie. La « maison des bêtes » prit corps.

Les explorations, mi-guerrières, mi-scientistes, augmentèrent fortement le nombre

des occupants. En 1803, le *Géographe* ramena dans ses cales une lionne, une hyène, des cygnes et des marsupiaux. Le *Naturaliste*, en 1804, était chargé de lémuriens, de panthères, de porcs-épics et de casoars, d'un oiseau-lyre, de tortues...

Plusieurs dons à poil et à plume complétèrent la collection. Des marmottes descendirent des Alpes. Chateaubriand donna sa louve, Alexandre Dumas son macaque, puis Sarah Bernhardt son puma... Tout Paris prit l'habitude de se débarrasser au Jardin de ses bestiales folies d'un jour.

En 1826, le pacha d'Égypte offrit une girafe. Elle embarqua en Afrique, porteuse autour du cou d'une amulette, sur laquelle se lisaient des versets du Coran. Elle était accompagnée de trois vaches qui fournissaient le lait destiné à la nourrir. Elle avait touché la terre française de nuit, pour ne pas effrayer les bipèdes locaux, toujours prêts à s'agiter. La girafe mit huit mois, depuis Marseille, pour gagner Paris, suscitant sur son passage un véritable engouement populaire, rendu à coups de chants, d'hommages imprimés et

de bibelots. À Lyon, elle s'échappa pourtant pendant quelques heures. Et, d'après les journaux, il fallut aller, le lendemain, rechercher au poste de police les « enfants perdus dans la bagarre de la girafe ». Plus tard, des hippopotames arrivèrent également d'Égypte. Et les éléphants finirent de ravir la vedette. Paris oublia sa girafe.

Alphonse Sentinelle régnait sans partage sur les deux hectares endormis de la « république sauvage ». Il se sentait comptable des quelques centaines d'animaux qui avaient afflué vers la rive gauche depuis un siècle.

Plus que les monarques et les cocottes, les scientifiques avaient posé leurs griffes sur la Ménagerie. Sentinelle sentait encore leur présence : le Jardin était entouré des rues Buffon, Daubenton, Cuvier, Linné, Jussieu, Lacepède... Il se demandait toutefois s'il y avait jamais eu un jour une histoire « naturelle ».

Il s'imprégnait de l'état d'abandon des lieux, même si certains administrateurs croyaient encore à la réfection des bâtiments, à l'intérêt d'un public pourtant toujours plus

las, ou plus avide de sensations. Sentinelle avait beaucoup ri en découvrant, sous la plume de l'un d'entre eux, que, « malgré son grand âge et les rudes atteintes de la misère, le vieux Muséum ragaillardi peut aujourd'hui, d'un heureux mariage avec la jeune Coloniale, dont le charme est subitement apparu à l'admiration populaire, avoir un fils qui arrive au monde tout rayonnant de nouvelles expériences ».

Sortant de ses rêveries, Sentinelle s'aperçut que les excréments jonchant la singerie bouchaient l'évacuation d'eau. Il donna l'ordre d'écoper.